

général. Une fois le premier mouvement chevaleresque apaisé, la réflexion est venue l'opinion des gens sages a été consultée d'avantage, et comme elle commence à se prononcer sans détour contre de bien imprudentes et, selon nous, de bien injustes provocations, nous ne serions pas étonnés que, dans quinze jours, à l'exception des jonraux et des hommes qui sont d'office les défenseurs de tous les actes du gouvernement, on ne rencontrât plus qu'une opinion nettement exprimée, celle de l'étonnement et de la réprobation.

Nous le verrions avec d'autant plus de plaisir qu'il est temps encore de ne faire des paroles du message que les paroles d'un seul homme; et si le sénat des États-Unis, entraîné par l'opinion publique refusait au chef de l'administration les pouvoirs si dangereux qu'il demande, la France, justement blessée dans le premier moment, ne pourrait manquer ensuite d'être reconnaissante de ces manifestations bienveillantes et nationales exprimées par le premier corps de l'état. Nous le dirons sans détour: nous avons vu dans les paroles du message la perte de l'indemnité et la cause de grands malheurs; nous verrions dans le vote négatif au sénat le succès assuré de la négociation. Il est bien difficile que la chambre des députés, alors même qu'elle serait assemblée en ce moment, se fut occupée de cette affaire avant l'arrivée à Paris du message du Président des États-Unis, et il ne faut pas de dissimuler que selon toutes les probabilités ce document augmentera le nombre des opposans qui n'était que de 8, si le gouvernement ne croit pas sa dignité compromise en présentant le traité à l'cession après la sommation menaçante qui lui en a été faite. Telle est l'opinion des Français, dont l'approbation générale à nos paroles sur ce sujet nous a fait connaître tout la pensée. La plus grande partie de ces Français de naissance sont Américains de naturalisation, d'affections et d'intérêts; leurs sentimens ne sauraient être douteux, et dans une pareille circonstance leur opinion ne peut être indifférente.

Déjà quelques membres du congrès ont fait entendre du haut de la tribune des paroles desapprobatives. M. Clayton, à la chambre des représentans, a tracé le tableau de tous les malheurs qu'entraînerait la guerre dans les pouvoirs que les congrès accorderait au Président; et certes, les intérêts, surtout à l'indemnité ne doivent pas la désirer, car le premier coup de canon serait une quittance générale. — (COURRIER DES ÉTATS-UNIS.)

INCENDIE DES USULIERS PAR LA POPULAIRE PRÈS DE BOSTON.

Les procès des prévenus de ce crime sont commencés à East-Cambridge, près de Boston, le 3 décembre. Le premier était celui du nommé Buzzel. Il se termina vendredi le 12, et le jury acquitta Buzzel. Sa présence dans l'émeute et l'activité qu'il déploya à détruire la bâtisse, fut prouvé le plus clairement possible. Le procès de trois autres des prévenus est commencé samedi le 13.

EXTRAITS DES INTERROGATOIRES:—

Mary Anne Ursula Moffat, autrement Mère Mary Edmond St-George, supérieure.—Le jeudi avant l'attaque du couvent, j'appris qu'on méditait de le raser, et le samedi je lus un journal qui donnait le récit d'une dame mystérieuse. Un des selectmen vint le dimanche et me dit que si la dame mystérieuse ne se montrait point que le couvent serait détruit. Je compris qu'il parlait de Mlle Harrison. Le lundi cinq selectmen vinrent et examinèrent tous les appartemens, les buffets, etc. Je le suivis ainsi que deux sœurs, dont l'une était la dame mystérieuse même (Mlle Harrison). Ils parlèrent vers six heures, et à neuf heures j'entendis pousser les cris de (à bas le couvent). Il se trouvait alors présentes dans le couvent dix sœurs dont deux étaient novices, et cinquante quatre jeunes demoiselle âgées de six à dix-huit ans. Une des sœurs est décédée depuis. Je crus devoir leur dire qu'il y avait du danger, et je me rendis à une des croisées aux deuxièmes et fourrant, je demandai à la foule ce qu'elle voulait: remarquant qu'elle interrompait le sommeil des pensionnaires, qui entres autres se composaient des enfans de nos plus respectables citoyens. On me répondit qu'on voulait voir la religieuse qui s'était évadée. Je me rendis aussitôt à Mlle Harrison, que je trouvais insensible par suite de la erreur, et entre les bras de quatre des religieuses. Je revins à la croisée et expliquai à la foule que cela était maintenant impossible, mais que si elle revenait demain la religieuse se présenterait montrant que les selectmen avaient parcouru toute la communauté, qu'ils étaient satisfaits de tout, et que

leur rapport paraissait le lendemain sur le Morning Post; et que la foule pourrait elle-même examiner la communauté le lendemain. La foule répondit que tout cela était faux; qu'un des selectmen était avec eux, et qu'il leur avait ouvert la grande porte. Avant de se disperser, quelqu'un tira un coup de feu sous un des arbres attenans à la bâtisse. Je leur dis de plus qu'une des sœurs était atteinte de consommation, et que la foule pourrait lui arracher la vie. La foule répondit: "tant mieux." Cette sœur est décédée depuis. Je fis rentrer les sœurs et les demoiselle dans les dortoirs. La foule revint presque incessamment, et commença à jeter la clôture à terre pour la brûler.

M. Runey, l'un des selectmen se rendit dans le couvent, et me dit qu'il ne pensait pouvoir contenir la populace, mais que si je voulais me placer ainsi que les sœurs et les jeunes demoiselle sous ses soins, qu'il ferait son possible pour nous protéger: je lui dis qu'il ne pouvait pas nous rendre plus de service qu'en prenant la foule de désister de brûler les croisées. Mr. Runey partit aussitôt, et quelques momens après j'entendis le cris d'abas le couvent: je dis aux sœurs et aux jeunes demoiselle de se rendre à la petite maison au jardin, et avant qu'elles eussent quitté les dortoirs, la populace frappait et brisait les croisées et les portes: je parcourus toutes les chambres afin de m'assurer que nous étions toutes sorties, et me dirigeant à ma propre chambre, où j'avais des articles de prix, je m'aperçus qu'elle était déjà occupée par la foule. En tournant pour sortir, je vis vingt à trente hommes dans le passage: je me rendis au jardin, et une quarantaine des jeunes demoiselle y étaient alors; plusieurs avaient pu gagner la cime de la clôture, et s'étaient rendues chez M. Cutter: je parvins à les rendre toutes chez monsieur Cutter, et moi-même chez monsieur Adams, et les jeunes demoiselle me suivirent.

Mlle Harrison était connue par le nom de "dame mystérieuse," en conséquence d'un article sur un des journaux. Elle avait quitté le couvent dans un moment de dérangement d'esprit, le 28 juillet à quatre heures p.m., et n'avait été absente que 24 heures. Son frère et Monseigneur l'évêque Fenwick l'a ramené rent. Elle me dit alors qu'elle ne pouvait pas donner de raisons pour sa conduite, et elle parut beaucoup agitée. Il se trouvait plus de mille piastres en argent dans mon boudoir appartenant au couvent. Le dommage fait surpasse 50,000 piastres, sans compter les biens des jeunes demoiselle; celles d'Espagne surtout possédaient des bijoux d'un très grand prix: la chapelle contenait plusieurs ornemens d'église d'argent d'un prix considérable. Je suis native de Montréal en Canada. Deux novices ont quittés le couvent subsequment; Mlles Alden et Kennedy. Je m'aperçus deux au trois jours avant le départ de Mlle Harrison de son dérangement d'esprit; elle demandait de nouveaux instrumens de musique, et exigeait que toutes les portes fussent tenues ouvertes. Nous lui avons porté les plus grands soins. Je ne me souviens pas d'avoir dit à la populace que l'évêque avait 500 Irlandais à ses ordres. On me demanda si nous étions protégés; je répondis: non, par des milliers de nous autres. J'ai parlé cependant d'Irlandais le samedi antérieur à M. Cutter; je lui dis alors que l'influence de l'évêque sur 10,000 Irlandais pourrait donner lieu à des représailles. Je le dis sans beaucoup de réflexion. J'ai vu M. Cutter et une autre personne la nuit de l'attaque. Ce premier me demanda de rentrer chez lui, me disant que ma vie était en danger; je lui répondis que non; qu'il ne s'était pas bien comporté envers nous en se rendant importun dans l'affaire, et que je ne désirais pas recevoir sa protection. Je le blâmai d'avoir fait circuler la nouvelle que Mlle Harrison s'était rendue chez lui, et de l'avoir recue chez lui, et de l'avoir recue chez lui; c'était pour ces raisons-la seulement. Mlle Harrison m'a souvent après demandé de rentrer dans la communauté. Après avoir pris l'avis de ses amis, je n'ai reçu Notre communauté avait tout payé le terrain et les bâtisses, et ne devait rien, pas même la cotisation. Nous n'avons d'autres fonds que le produit de notre instruction; les vœux que nous faisons sont ceux de notre ordre.

Mary-Anne Barber, nommée la sœur Benedict Joseph. Cette dame d'une beauté remarquable et de manières plus élégantes encore, répondit aux interrogatoires avec une précision la plus rare, et avec un sang-froid et une clarté d'expression qui indiquait une personne d'une éducation la plus élevée. Il y a maintenant plus de huit ans que je suis religieuse de la communauté des Ursulines. J'étais dans le couvent la nuit du dix au onze août. Je fut réveillée par la mère-supérieure qui me demanda de veiller toute la communauté; ce que je fis. Je me transportai alors à une des croisées l'étage supérieure, et j'aperçus une grande populace qui poussait des cris injurieux envers la mère-supérieure, et autres qu'elle "était une bûche, et faite de cuir."

Elizabeth Harrison, autrement nommée la sœur Ma-

rie St-Jean, (la jeune dame qui s'était évadée et qui n'appartient pas à la communauté depuis treize ans. J'enseignais la musique. Jamais j'aurais cru pouvoir être coupable d'une pareille faute. Tout ce qui est possible était fait dans la communauté pour nous procurer les soins les plus attentifs et pour ma tranquillité, je n'avais jamais avant ce jour eu de dispositions de quitter le couvent, je donnais quarante leçons par jour, de trente-cinq, quarante et quarante-cinq minutes; je ne me ressouvient que très-imparfaitement de ce qui s'est passé après que je quittai le couvent. — (Mlle Harrison a qui on avait adressé une nouvelle question sa couverte le village et tomba en pleurs. La cour, en considération de son état de santé, lui permit de se retirer, ce quelle fit sous le bras de M. le comte Russe.

Des Journaux Américains.

Une compagnie d'anglais et d'Américains vient d'acquiescer les rochers et les forêts des environs de Niagara. Elle transformera le tout en un immense parc orné de villas, de temples et de grottes au milieu desquels la catastrophe du Niagara jouera le principal rôle. Au milieu de ce parc mythologique, s'élèvera une ville dont les rues auront quatre-vingt à cent pieds de largeur. Les actionnaires ont promis que cent quatre-vingt maisons seraient debout et achevées pour le premier mai 1836.

ANECDOTES DIVERSES.

LE PRETRE DE CAMBRAI.

Un marchand honnête et laborieux de Cambrai se trouvait, il y a deux mois, sur le point de suspendre ses paiemens. Il lui était impossible d'acquiescer un billet de huit cent francs qu'on devait lui présenter le lendemain: il ne peut rassembler que le quart de la somme. Cependant, il ne devait attendre aucune merci de son créancier, dur et avare. Enveloppé dans la faillite d'un homme riche, malade depuis longtems, père d'une nombreuse famille, atterré surtout par cette idée qu'il allait être jeté en prison, enfin privé, lui et sa famille de toute ressource, puisque son commerce était le seul moyen d'existence qu'il eut, l'infortuné se livra au plus affreux désespoir et attenda à ses jours.

Sa maia mai assurée n'a fait qu'une blessure large, mais peu profonde. Cependant, sa famille alarmée, malgré les paroles rassurantes du chirurgien, s'exagéra le danger où il se trouvait, et crut devoir lui procurer les secours de la religion.

Un ministre du culte fut appelé et se rendit près du blesé, qui lui confia, sous le sceau de la confession, les motifs de son affreux désespoir. C'était un prêtre selon l'Évangile. Il encouragea doucement le malheureux, lui rendit un peu de calme, et quand il le quitta il était fort tard.

Une demi-heure, après il reparut, haletant et fatigué, car il demeurait bien lui de la maison du marchand. Tenez, dit-il en déposant un sac sur le lit du malade, voici les 500 fr. nécessaires pour le paiement qui vous cause tant de chagrin. C'est un prêt que je vous fais, ajouta-t-il, en voyant le pauvre homme qui se détournait pour cacher ses larmes; vous me le rendrez dans 5 ans, dans dix ans, plus tard, quand vous le pourrez; et si je meurs avant vous, car je suis vieux, alors vous ferez cette restitution aux pauvres, et vous prierez Dieu pour moi: je n'exige qu'une chose, c'est que vous ne parliez jamais de cette affaire, et que personne n'en soit jamais instruit. En achevant ces paroles, l'homme de Dieu se dit roba à la reconnaissance de celui à qui il conservait l'existence et l'honneur. — PAVRE JACQUES.

Un homme fort gros, sortant un soir du spectacle, appela deux porteurs, leur demanda combien ils exigeraient pour le remettre chez lui: ils lui demandèrent à peu près le double du prix ordinaire. Comment! coquins, s'écria le bourgeois vous avez le front... mais, monsieur, reprit l'un des porteurs, songez donc qu'avec vous il faudra faire deux voyages.....

VENTRE AFFAMÉ N'A POINT D'OREILLES.

D'un air fier, empressé entra un personnage fort proprement vêtu, qui demanda la carte d'une voix éclatante: Quelques dizaines d'huîtres y passèrent ainsi que la bouteille de Chablis: puis vintrent le Lafitte, la bicassine les truffes, les sucreries, le dessert le plus délicat, le café, les liqueurs les plus recherchées; rien ne fut oublié: notre homme commenta la carte, se fit servir les mets les plus coûteux, engloutit un énorme dîner avec une voracité sans pareille.

Les garçons étaient empressés; POUR BOURGEOIS devait être en proportion de la dépense, et certes,